JAB 1018 Lausanne 18
Annoncer les rectifications d'adresse

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 25.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION

Sociale — Politique — Littéraire
Artistique — Culturelle — Culinaire

132

24 avril 2010
paraît cinq à six fois par an
vingt-troisième année

«Strč prst skrz krk!»
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

Têtes de Turcs

Portraits de famille

La noce à Thomas (le jeu de massacre, pour nos 11 lecteurs d'Outre-Jura) a ceci de réjouissant qu'elle permet, pour une somme modique, de se défouler sur les effigies des riches, des puissants, des bien-nés. C'est aussi, de longue date, un genre littéraire qui consiste à aligner des portraits vachards et bien sentis à propos des vedettes momentanées du paysage politique ou culturel. *Le pouvoir intellectuel en France* (R. Debray, 1979), *Les intellocrates, expédition en haute intelligentsia* (H. Hamon et P. Rotman, 1981), *Les maîtres censeurs* (E. Lévy, 2002) ou *Les nouveaux chiens de garde* (S. Halimi, 2005) étaient, de diverses manières, des noces à Thomas souvent marrantes, mais également des ouvrages à thèse, qui tentaient de dresser un bilan, idéologique, sociologique ou même ethnologique, d'un monde des idées privé de pôle magnétique à la mort de Sartre.

Mis à part une référence liminaire à *La fabrication du consentement* de Noam Chomsky, l'ambition des *Éditocrates* est plus limitée. Les auteurs se bornent à dénoncer la vacuité, l'homogénéité et la répétitivité du discours (il n'y en a qu'un) tenu par une dizaine d'éditorialistes multimédias. Certes, personne ne regrettera que les maîtres à penser, les éditorialistes à tous vents, les péremptoires de plateau TV se fassent étriller en public, qu'on rappelle leurs innombrables erreurs de faits, de jugement ou de prévision, qu'on se souvienne de leurs palinodies, de leur opportunisme, que leur fatuité, leur nombrilisme et souvent leur cupidité reviennent en plein jour. Mais bon, à quoi sert de raconter encore une fois à toute allure, en dix pages, la trajectoire du fils de boucher obsédé par la consécration sociale qu'il se persuade de mériter et qui l'aveugle au point de ne plus ressentir la sinuosité du trajet qui mène de *Charlie-Hebdo* aux salons de l'Élysée (car c'est un vieil ami de Madame)? Faut-il vraiment à nouveau ridiculiser le sénile Alain Duhamel à tel point que même le lecteur le plus cruel aura le sentiment, toujours gênant, d'assister à un tir de missile sur un lazaret? Qui pense encore que Jacques Attali écrit ses livres ? À quoi bon prendre d'assaut des ponts-levis abaissés, dénoncer à pleines pages ces connivences évidentes entre éditorialistes ? Au contraire, s'attaquer à la mode des fausses polémiques, des simagrées de désaccords, des pseudo-débats portant sur rien aurait apporté quelque chose de nouveau.

Mais le style, dira-t-on? Un beau pamphlet, bien torché, n'est-il pas un plaisir en soi, nonobstant la maigreur de l'objet de sa détestation? Voire. Les dernières années ont justement montré que les plumes les plus féroces peuvent très aisément finir par se couler dans le moule médiatique, aspirées qu'elles sont par son rythme frénétique et l'abondance des prébendes que le spectacle offre aux bateleurs qui vont dans le sens du vent, qui savent accrocher l'attention en quelques secondes, qui osent aller trop loin mais pas trop, qui déclenchent le *buzz* dont rêvent les *spin doctors*. Rappelons simplement Guy Carlier, qui ridiculisait avec une belle énergie le RPR au temps de Baladur et qui a fini par se limiter au gorillage des animateurs déchus du petit écran, ou encore Éric Naulleau, aujourd'hui invité permanent chez Ruquier (France 2), qui lança avec Pierre Jourde quelques solides diatribes contre le milieu littéraire parisien et ses réseaux de complicités. Dézinguer les ancêtres pour prendre leur place est une vieille rengaine, pas seulement littéraire.

Au fond, qui fait les rois de l'opinion à notre époque ? Leurs talents? Certes non. Le goût du public ? Probablement, un tant soit peu. Le système médiatique ? Bien entendu, puisque les mêmes dérives se reproduisent partout, sous toutes les latitudes, à tous les étages. Malgré ses particularités et sa longue tradition, le microcosme parisien n'est ici que partiellement en cause: les «intellectuels locaux» (variante lettrée des «cervelas people» qu'affectionne la presse orange et bleue) ne valent guère mieux que les «grands penseurs», du moment qu'on ne leur tend un micro que pour les éloigner de leur domaine de compétence, leur couper la parole et les inciter à baboler sur tout et sur rien (de préférence sur rien). La démonstration romande en est donnée tous les matins dès 8h00 sur la RSR1-La Première.

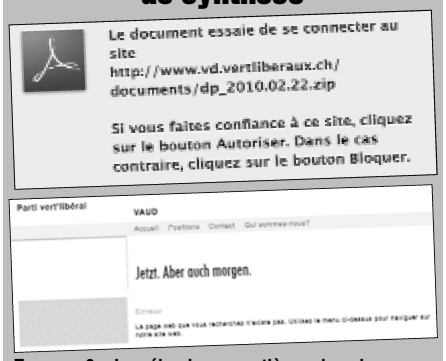
Hélas, on ne trouvera dans cet ouvrage que bien peu sur l'évolution des médias depuis vingt ans. Au final, faire le travail en détail, auteur par auteur, texte par texte, média par média, remonter le fil de ces «pensées» en pelote aurait été bien plus intéressant que ces charges brèves et vite oubliées, calibrées au même format que les livres insipides crachés à intervalle fixe par les auteurs dénoncés. Pour comprendre ce qui se passe, mieux vaut suivre les analyses précises que propose, par exemple, le groupe Action Critique Médias (acrimed.org), dont la riche base de données a été largement utilisée par les auteurs des *Éditocrates*.

J.-F. B.

M. Chollet, O. Cyran, S. Fontenelle & M. Reymond
Les éditocrates
ou comment parler de (presque) tout en racontant (vraiment) n'importe quoi
La Découverte, 2009, 196 p., Frs 25.60

Des verts et des pas mûrs

Les débuts difficiles du nouveau parti politique de synthèse



En page 2, «Les élus lus», centième chronique distinguée de l'incomparable Marcelle Rey-Gamay

LA DISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction
case postale 125
1018 Lausanne 18
redaction@distinction.ch
www.distinction.ch
Abonnement:
Frs 25.–
au CCP 10–22094–5
Prix au numéro:
Suisse: 4.35 francs
Europe hors zone franc: 2.90 €
Collaborèrent à ce numéro:
Jean-Frédéric Bonzon
Anne Bourquin Büchi
lA broutille de service
Charles Chopin
Tibi Dabó
Claudio Fedrigo
Alain Freudiger
Gil Meyer
Henry Meyer
André Normand
Boris Porcinet
Marcelle Rey-Gamay
Cédric Suillot
Jean-Pierre Tabin
Marcelin Switch

Nominations pour le Grand Prix du Maire de Champignac 2010

«Nous nous bornons à autoriser des manifestations qui ont obtenu les autorisations des autorités.»
Thierry Saunier, directeur des foires et salons chez Beaulieu Exploitation, in *Le Courrier*, 10 décembre 2009

«À la faveur de la profonde crise que le monde traverse à l'heure actuelle, où se conjuguent ébranlement du modèle financier, remise en cause de l'État providence, incertitudes quant à l'environnement et interrogations identitaires, et qui à bien des égards doit être comprise comme la crise du paradigme culturel inventé dans le sillage de la Réforme, Micheline Calmy-Rey réinterrogera les opinions préconçues sur l'influence du calvinisme, lesquelles, en figeant un débat essentiel à la bonne compréhension d'enjeux tout à fait contemporains, nous empêchent de passer outre et d'avancer de manière constructive.»
Jean-Dominique Vassali, recteur de l'Université de Genève, courriel, envoyé le 3 décembre 2009 à toute la communauté universitaire

«Ce que je voulais ajouter à mon rapport figure dans mon rapport.»
Isabelle Truan, conseillère communale libérale, au Conseil communal de Lausanne, 9 décembre 2009, 19h31

«M. [Yves] *Mugny a des arguments qui sont tellement faux que même l'inverse n'est pas vrai.»*
Bernard Stämpfli, porte-parole de l'Aéroport International de Genève, supra RSR1, 2 janvier 2010, vers 12h30

«Le bourg de Saint-Prex, il faut y aller, sinon on n'y va pas.»
Jacques Rochat, élu,au Conseil communal de Saint-Prex, 8 décembre 2009

«Le gouvernement ivoirien n'est pas aveugle.»
Manuelle Perrenoud, clairvoyante, supra TSR1, 8 décembre 2009

«C'est un peu calme ce soir, c'est comme le Désert des Tartares sans les Tartares.»
Francis Parel, chroniqueur spooortif, supra RSR1-La Première, 19 décembre 2009, 19h02

«En quelque sorte l'école, c'est un peu l'aéroport de la famille, c'est là où les problèmes décollent mais ils étaient déjà dans l'avion.»
Philippe Lavanchy, chef du Service vaudois de Protection de la Jeunesse, supra TSR1, 7 janvier 2010

(Publicité)

Une coopérative autogérée, alternative.
Une librairie indépendante, spécialisée en sciences sociales et ouverte sur d'autres domaines.
Un service efficace et rapide.
Un rabais de 10% aux étudiants et de 5% à ses coopérateurs.

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne,
Tél./fax : 625 52 34 / E-mail : chauderon@librairiebasta.ch
Ouvertures :
MA-VE 9h00-18h30, SA 10h00-17h00
Librairie Basta! - Dorigny, Anthropole, 1015 Lausanne,
Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures : LU-JE 8h30-17h30, VE 8h30-17h00

(À s'être farci depuis un moment...) Charles Chopin en route pour le Séparatistan.

Courrier des lecteurs

Les TIM et les TP, PSLA

Chers lecteurs, mes semblables, mes confrères, mes rivaux,

Vous qui voyagez souvent, vous avez l'habitude, comme moi, de distinguer les bienfaits des transports publics, du transport individuel motorisé, sans oublier ces formes hybrides que sont l'aviation et le taxi.

Je veux donc vous faire part d'une vision de la mobilité qui est la mienne et qui est intéressante. Elle va sans doute vous étonner mais, vu notre communauté de destin, ne pourra pas ne pas vous convaincre, en finalité. Je pense que la plupart du temps (c'est-à-dire à quelques exceptions près comme celle que j'évoquerai ci-dessous) la mobilité est ou bien désagréable ou bien superflue. Si elle l'était pas, à la fois le chemin et le but seraient considérés comme indispensables. Or, en règle générale les gens s'en foutent du chemin qu'ils font, ou (plus rarement toutefois) considèrent au contraire la destination de leur voyage comme subsidiaire.

Pour ce qui est des transports individuels motorisés, ils se déroulent la plupart du temps en convois ou en cohortes, qui réduisent à très peu de chose le caractère singulier du voyage. Le seul bénéfice notable de ce mode de transport semble être constitué par la faculté de se curer le nez, de contempler le résultat de telles investigations, ou d'émettre des flatulences de manière relativement aléatoire – quoi que corrélée au régime alimentaire local. Lorsque le transport individuel motorisé se déroule en petits collectifs (par exemple dans la configuration que l'on appelle «famille») elle semble conjuguer les désagréments de la solitude et de l'entassement. Tout au plus s'y ajoute-t-il quelques avanies supplémentaires, liées au fait que les rejetons sont en général tout à fait disposés à se rendre mutuellement la vie impossible – et à parvenir donc à le faire aussi pour l'ensemble des occupants. Quant aux transports publics, je ne m'appesantirai pas sur les problèmes bien connus des trains suroccupés, des jeunes vandales qui les occupent en permanence, des métros en panne ou victimes de leur succès, des autobus qui vous filent sous le nez, et j'en passe.

Le problème, me direz-vous, est que l'immobilité est tout aussi pernicieuse que la mobilité. Eh bien, vous avez raison, puisque vous ne faites que rejoindre mon propos. Les patriotes en pantoufles, nés quelque part et disposés à y rester, qui se rengorgent de leur sédentarité ne sont guère plus appétissants que les vagabonds frénétiques. Et les pendulaires conjuguent certainement les aspects les plus repoussants de ces deux catégories antinomiques.

Pourquoi écrivé-je ceci : pour vous dire que je vais déménager, pour informer vos lecteurs de mon virage très net en direction d'une spiritualité épanouie, et pour suggérer à Maude de prendre note de ma nouvelle adresse. Elle pourra, si elle le souhaite, se rendre à mon domicile «à pied à cheval en voiture», à condition néanmoins de ne pas se faire accompagner par son repoussant mari linguiste.

Bertrand Clarme,
poste restante

Un aficionado circonspect

Je voudrais vous alerter à propos de l'apathie croissante qui règne dans notre société.

Par exemple, j'ai récemment assisté à un match de football – et j'ai eu de la chance : le stade n'était pas complètement vide. Ce qui m'a frappé d'abord, c'est le fait que les spectateurs avaient l'air très impliqués dans les événements qui se déroulaient sur la pelouse. À voir leurs pancartes, à entendre leurs cris et leurs chants (ou peut-être faudrait-il dire leurs mélopées guerrières, entonnées en un surprenant unisson), ils expriment leur profonde préoccupation pour ce qui arrive à leur équipe. On peut aimer ou pas, mais force est de reconnaître qu'à première vue ils ne sont pas indifférents.

Las ! en fait nombreux sont ceux se lèvent et vont acheter des bières – puis, logiquement, uriner – pendant le déroulement du match. Plus encore : les plus vociférants des supporters sont semble-t-il très enclins à crier indépendamment de ce qui se passe sur le terrain de jeu. Même, certains d'entre eux n'hésitent pas à actionner des fumigènes, qui ont au moins un résultat assuré : les empêcher de voir ce qu'ils prétendent adorer et considérer comme lié à leur identique destinée.

Et de toute façon la topographie des lieux n'encourage aucunement à l'attention à ce qui se passe. Lorsqu'un but est marqué, on a logiquement (sinon quantitativement) une seule chance sur quatre de bénéficier de la meilleure vision sur l'événement le plus souhaité : ou bien l'action se déroule à l'autre bout du stade et vous n'y voyez que très peu ; ou bien vous êtes bien placé, mais vous courez le risque que le but soit le fait de l'équipe dont vous n'êtes pas le supporter. Bref, les chances que l'on voie, vraiment, un but marqué par l'équipe dont on est le supporter sont minces. Et l'obstacle visuel que constituent les promeneurs ou les fumigènes vient réduire encore les chances que d'éventuels spectateurs plus assidus, compétents et enthousiastes, puissent participer à l'événement. Au contraire, c'est plutôt l'énervement qui risque de surgir : l'infâme qui passait dans votre champ de vision au moment crucial, le petit couillon de fanatique qui lance un fumigène, sont certainement les suppôts de l'agacement maximal.

À croire que l'on va au match non pour participer, mais pour ne pas le faire. Et je ne parle pas de la télévision, qui donne l'impression que la partie se déroule dans un immense espace vert, entre des joueurs séparés les uns des autres par des kilomètres de gazon – jusqu'à ce qu'un gros plan vienne détailler les méchants coups qu'ils se donnent sitôt qu'ils se sont un peu rapprochés les uns des autres.

Freddo Burnier,
vice-maire d'une ville dont l'équipe de football vient de perdre un match

On (ne) connaît (pas) la chanson

Je viens d'écouter, par le plus grand des hasards, la chanson de Léo Ferré intitulée «Le chien». J'ai rarement entendu quelque chose qui sonne à la fois son *seventies*, son machisme, sa franchouillardise, son anarchisme de pacotille, et qui soit cependant empreint d'une certaine saveur. Avoir tellement le sens de la langue et de la formule, et aussi peu celui du discours et de l'autoréflexion, est tout à fait remarquable.

Les très fameux sémiologues qui ont sévi, il y a quelques numéros, dans votre courrier des lecteurs, pourraient se rendre utiles, enfin. Puis-je les prier d'interpréter ce syndrome de sympathie et d'antipathie suscité par la chansonnette qui se prend au sérieux, voire au tragique, et qui néanmoins est bel et bien de la chansonnette – en l'occurrence «parlando», qui plus est, ce qui rajoute à son emphase et à sa prétention sans lui retirer toute sa chaleur rocailleuse et adolescente.

Pourrions-nous dire que tout cela est daté ? Est-ce voué à n'être perçu qu'au deuxième degré ? Est-ce kitsch ? Est-ce au contraire purement pubertaire ? Est-ce mémorable parce que c'est oublié ?

Et encore ne dirai-je rien sur d'autres disparus plus ou moins récents. Essayez, pour voir (si je puis dire) d'écouter une vieille chanson de Brel, bien confite dans les bons ou les mauvais sentiments, ou la scie de Ferrat qui chante la beauté des reliefs. C'est bien fait mais éprouvant, d'autant plus éprouvant que c'est bien fait.

Pauvre de nous. Tant pis pour vous, tant pis pour nous.

Roby Bovet,
récemment (i. e depuis 1997) installé rue du Maupas

NdR : nos lecteurs auront noté l'ambivalence, qui émane avec beaucoup de force et de subtilité dans les trois missives publiées dans notre colonne. Cette irruption ne peut sans doute pas ne pas être corrélée avec la saisonnalité. Nous prions nos lecteurs de nous en excuser, tout comme nous nous félicitons de pouvoir leur témoigner, presque en direct, des effets du printemps sur leurs innombrables semblables.

Protestation contre cet interminable feuilleton en page 8

PHGUWEHDDBBCHMMRF
JDUENIUXSDDSLJSDF !

XXX, cryptanalyste

LES ÉLUS LUS (C)

Vernissage

CORRESPONDANTE PÉRIPHÉRISCOPIQUE – MARCELLE REY-GAMAY

«*André-Jacques* – Bon maintenant que notre section du parti est créée, il va falloir contrôler notre appellation. Faire cesser cette cacophonie d'étiquettes, cette cacographie, devrais-je dire, qui laisse penser qu'on ne sait pas ce qu'on se veut. Mais avant tout, j'ai un problème de représentation : quand j'entends qu'un type est vert libéral, je pense qu'il appartient à notre parti, quand j'entends qu'une personne est verte libérale, je la vois peinte en vert. Ce féminin me semble donner une trop grande importance à la couleur. Nous sommes d'abord libéraux, n'est-ce pas ?

Régis – D'accord, je propose de neutraliser le vert en le rendant invariable.

Isabelle – Et que dirons-nous à la presse ?

Régis – Que la dénomination de «verte libérale» au féminin sonne mal. (1)

Benjamin – On ne court pas le risque de déchaîner les foudres des tenants et… tenantes de la féminisation des noms de métiers et de fonctions ?

André-Jacques – Justement, on ne nous reprochera pas de vouloir atténuer l'importance de la couleur mais d'être politiquement incorrects…

Régis – …ce qui est tout bénéfice pour l'image d'un parti de droite aujourd'hui.

André-Jacques – Tu l'as dit.

David – Et comment l'écrirons-nous ce «vert libéral» ? En un mot ?

Christine (qui prend un feutre vert et va au tableau blanc) – VERTLIBÉRAL, ça ne joue pas à cause du T et du L qui se suivent.

Pierre (qui prend le feutre) – Et VERLIBÉRAL, ça fait penser au ténia. Il faut absolument éviter de rappeler notre soutien au capitalisme en faisant allusion à celui qui bouffe les autres pour ne pas partager le repas avec eux.

Didier (qui s'empare du feutre) – Pas question de VAIRLIBÉRAUX non plus ; on nous accuse déjà d'être des caméléons, alors la fourrure de couleur changeante de la pantoufle de Cendrillon…

Régis (qui prend le feutre à son tour) – Et pas non plus VERRELIBÉRAUX, on nous verrait cassants comme de vrais libéraux ou alcooliques comme de vrais radicaux.

Didier (qui reprend le feutre) – Dommage qu'on ne puisse écrire VERSLIBÉRAUX alors que nous sommes les chantres du libéralisme écologique et de l'écologie libérale…

André-Jacques – Mesdames, Messieurs, un peu de sérieux, s'il vous plaît. En un mot, vous pensez qu'il en faut deux ? *(sourires autour de la table)* Avec un trait d'union ?

Antoine-Marc (sur un ton pédant) – Cette superbe invention du français qui coupe un mot en deux éléments pour bien montrer qu'ils n'en font qu'un…

Isabelle – Pourquoi pas une apostrophe ? Elle marquerait à la fois l'élision des marques du féminin et du pluriel et…

Didier – …rappellerait la feuille qui tombe de l'arbre, bien écologiquement à son heure.

André-Jacques – Non, c'est l'accent aigu qui est représenté par une feuille sur le logo du Parti.

Didier – Je plaisantais.

Personne ne pipe mot pendant qu'André-Jacques tapote sur son ordi.

André-Jacques – J'ai fait un essai. J'ai trouvé l'explication pour les médias : une apostrophe, ça évite que le mot soit coupé, avec «verts» à une ligne et «libéraux» à la ligne suivante. (2)

Willi – Ah bon, et si le journaliste te demande en quoi ça gêne que le nom soit sur deux lignes ?

André-Jacques (en écartant les bras) – Je lui répondrai que c'est parce que notre parti, contrairement à d'autres, a une ligne. Et paf, en deux mots, j'en aurai fait un bon.

Willi (qui n'entre pas dans le jeu) – Ouais, ça encouragera surtout les ordinateurs à couper «vert'li» et «béraux», ou «vert'libé» et «raux» ? Avez-vous envie de pêcher à la ligne un magasinier ivre rotant sur son bérot ?

Cédric (qui va au tableau) – Et pourquoi pas VERT'LIB'? ça résoudrait le problème des coupures en fin de ligne. On économiserait tous les accords et avec une seule prononciation, une seule graphie, on passerait devant les socialistes avec leurs deux formes. Économique donc écologique. Un vert'lib', une vert'lib', des vert'lib'.

André-Jacques – Mouais. Mais si on veut rassembler, il ne faudrait peut-être pas trop le faire sur le mode Vel'd'hiv' *(sourires autour de la table)*. Gardons «libéral» malgré ses deux prononciations et ces quatre orthographes. Et puis dans «vert'libéraux» *(il va au tableau)*, on entend HÉROS et HÉRAUT !

Steivan – Et dans «vert'libéral», il y a «râle», vert'libéral'bol, hihi !

André-Jacques – Hmm. Bon, ne nous laissons pas entraîner dans des considérations oiseuses… *(il va au tableau)* VIVE LES VERT'… Antoine-Marc, «vive», ça se met au pluriel ?»

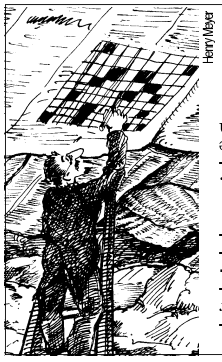
M. R.-G.

1) *La Liberté,* 22 février 2010
2) *La Liberté,* 23 février 2010

VL	*Nom* un/une/des VL	*Adjectif pour fonction politique* Ex. : un/une/des député/e/s VL	*Adjectif* Ex. : un/des truc/s VL, une/des chose/s VL
vert libéral		(LT, 24.11.09)	(LT, 23.02.10)
Vert libéral	(24h, 23.02.10)	(LT, 23.09.09)	
vert-libéral	(Lib, 12.09.09)		(Lib, 05.02.10)
Vert-Libéral	(Lib, 08.09.09)		(20Min, 19.08.09)
verte libérale		(LT, 23.02.10)	(Lib, 22.02.10)
Verte libérale	(Lib, 27.11.09)	(24h, 24.02.10)	(LT, 23.09.09)
Verte-libérale		(Exp/Imp, 17.06.09)	
verts libéraux	(TG, 10.08.09)	(LT,13.08.09)	
Verts libéraux	(Agefi, 11.03.10)		
Verts-libéraux	(Lib, 21.11.09)		
Verts-Libéraux	(Lib, 11.11.09)		
vertes libérales			(LT, 13.08.09)
vert-libérales			(LT, 16.09.09)

Les graphies attestées dans la presse romande avant la décision apostrophique

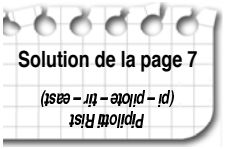
Solution des mots croisés de la page 7



De gauche à droite
1. pédophilie – 2. exaucement – 3. CCCP – tasse – 4. hi – stentor – 5. éta – ors – un – 6. rando – B.C.E. (banque centrale européenne) – 7. étui – deuil – 8. sis – postal – 9. S.-O. (sud-ouest) – Sixtine – 10. enrageants.

De haut en bas
1. pédaleresse – 2. excitation – 3. Dae – anus – 4. oups – ci – sa – 5. PC – toi – piè – 6. hétérodoxe – 7. imans – esta – 8. lest – butin – 9. insouciant – 10. éternelles.

Rébus de la société



Solution de la page 7

Pipilotti Rist
(pi – pilote – tir – east)

Seul l'abonnement à LA DISTINCTION vous autorise à vous dire distingué Frs 25.– par an, c'est donné !

Le coin de lA broutille de service

Le défunt

LE diable mange les détails par la racine et boit le vin nouveau dans le caveau familial, où il joue au cadavre exquis avec de sépulcrales créatures les nuits d'insomnie. Le sommeil éternel aussi a ses pathologies, on ne le dit pas suffisamment, la mort n'est pas un long fleuve tranquille. *Au banquet d'Odin,* c'est le nom de la cafétéria de l'au-delà (1), la bière coule à flots et le chateaubriand est de première classe, mais on ne passe pas notre mort en vacances pour autant. Nous devons notamment retourner visiter les vivants. On applique un cahier des charges, le Livre de Job (2). Il est vrai qu'on trouve du plaisir à cette activité: la vie a quand même un goût de reviens-y, un petit goût de Paradis (3).

La mort, j'en suis revenu dès le début. J'ai tout de suite senti que quelque chose me manquerait, sans parvenir à déterminer quoi exactement. Les heures qui ont suivi mon décès, alors qu'ils passaient me voir, les gens disaient *il est parti*, comme si je n'existais plus simplement parce que j'étais mort. On sentait une gêne chez eux, ils n'avaient pas l'habitude de me voir comme ça.

Sachant avoir du temps devant soi, lorsqu'on est décédé, on a l'esprit libéré, et on s'adonne alors spontanément à des occupations dont on ne soupçonnait pas auparavant qu'elles pussent exister. C'est ainsi que lorsque parut l'avis mortuaire, je découvris par exemple l'enjouement sans fin dont la langue française recèle les possibilités. À la lecture, *avis*, en latin signifie *oiseau*; *l'avis* se prononce comme *la vie*; et personne ne demande plus son avis au feu sur quoi que ce soit (surtout pas concernant l'exergue dudit avis). Tout cela mène à réflexions, quand on a du temps à perdre. Ou plutôt, quand le temps n'existe plus. Car je me suis vite rendu compte que c'était surtout cela, le grand changement. La mort du temps modifie considérablement notre appréhension des choses, on découvre une foule de détails insignifiants, qui nous avaient échappé et qui ont une couleur incomparable. La vie est ailleurs, c'est moi qui vous le dis. Bref.

Le passage à la toilette mortuaire ne fut pas sans intérêt non plus. Lorsque le type qui m'astiquait comme une pièce d'argenterie me retourna, je tombai du lit (pas de haut), et rien qu'à voir sa tête, je serais mort de rire si j'avais pu (mais la mort a ses limites, il faut le savoir). Connaissant mon goût pour les chaussures, on me mit mes pompes préférées, bien cirées, pensant peut-être que cela m'aiderait dans la longue marche vers ma révolution. Et les funérailles purent se dérouler. L'église embaumait, empestait l'encens, comme si on voulait cacher une odeur dérangeante. Le curé envoyait des messages cryptés à l'assemblée momifiée. C'était l'hiver et beaucoup avaient le rhume.

Quelques mois plus tard, des marbriers vinrent poser une pierre dans mon jardin. L'épitaphe disait *Quand il m'arrive quelque chose, je préfère être là* (4). Je croise Camus parfois, à la cafétéria.

Oui, la mort a du bon. Mais il me manque quand même quelque chose, un je-ne-sais-quoi, presque rien, une broutille. Et je crois bien que cette chose infime dont même six pieds sous terre je ne ferai jamais le deuil, c'est la sensation que j'avais lorsque j'embrassais mon frère sur ses joues mal rasées, une semaine avant sa mort, et des dizaines d'années avant la mienne.

lA broutille

1) *«On va tous vous massacrer, et vous envoyer au banquet d'Odin! Vous goûterez le fin du fin de la cuisine normande.»* Grossebaf, in *Astérix et les Normands*, de Goscinny & Uderzo, 1966

2) *«Cherchons à discerner ce qui est juste, reconnaissons ensemble ce qui est correct.»* Livre de Job, chapitre 34, paragraphe 4

3) *«Je vous regarde et je vois les revenants / et je n'en reviens pas.»* Vanessa Paradis, *Les revenants*

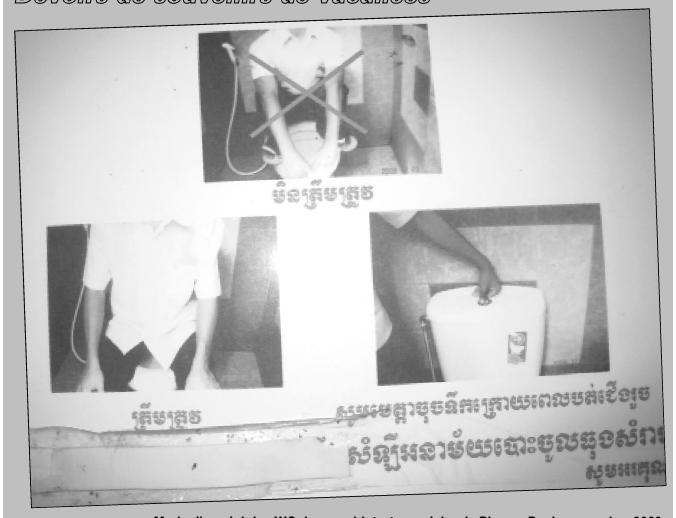
4) Albert Camus, *L'étranger*

Comprendre les médias

Poésie de la presse dominicale

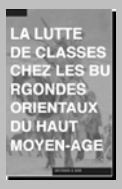
Payerne, février 2010

Devoirs de souvenirs de vacances



Mode d'emploi des WC dans un bistrot populaire de Phnom-Penh, novembre 2009

Les apocryphes



Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à La Distinction et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.

Dans notre précédente édition, l'ouvrage du prétendu Raimund Wissenschaft, *La lutte de classes chez les Burgondes orientaux du haut Moyen-Age,* était un faux manifeste, partant à rebours des plus récentes découvertes scientifiques.

La parole et l'agreste

Élodie Cruchod
***Sucré/salé**, nouvelles*
avec 12 dessins de l'auteure
Humus, 2010,128 p., Frs 23.50

Cette génisse des alpages nous parle depuis la vallée de Conches mais… c'est une Romande, exilée en Valais alémanique. Est-ce le mélange des cultures qui prédispose au mélange des genres? Ou la fusion d'un père agriculteur avec une mère institutrice? Toujours est-il que les nouvelles érotiques d'Élodie, nouvelles fraîches comme il se doit, fleurent bon la campagne et, pour notre bonheur, s'agrémentent également d'un zeste d'érudition – sans parler des dessins, délicieusement suggestifs.

Mais là n'est pas l'essentiel. Élodie ose. Elle ose écrire en toutes lettres, parfois à mots joliment couverts –surtout quand les corps ne le sont pas– ce que beaucoup d'entre nous font ou hélas, se contentent de penser dans l'intimité (à part peut-être le pape, et encore…). Seuls, à deux, voire à davantage si entente.

L'érotisme ici se fait charmant, naturel, car il explore le propre corps de l'auteure, tout en n'ayant pas peur de nommer le corps de l'autre, le plaisir qu'on prend à l'échange, au masculin ou au féminin. Je passe évidemment sur les détails dont rougiraient les pages de cette distinguée publication en noir et blanc. Mais comment résister à ce *«majeur furtif sans être superficiel, baladeur sans errance (car il connaît l'itinéraire)»*? À cette déclaration: *«Il m'a dit que j'avais les lèvres plus mutines que celles d'Ornella au cinéma, mais il ne parlait pas des mêmes lèvres.»* Ou encore: *«L'impudicité est la suprême pudeur des belles femmes.»*

Écrire coquin sans être vulgaire, tel est l'art suprême d'Élodie. Voilà une femme qu'on aimerait bien rencontrer en chair et en os. En chair surtout… *(A. N.)*

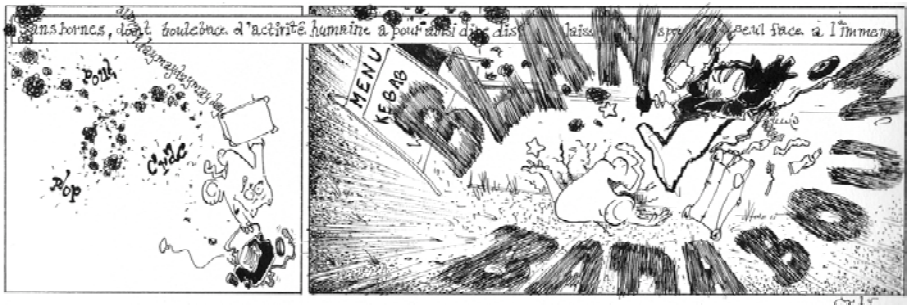
Antisyndicalisme persistant

Manor recrute maintenant des femmes de mauvaise vie

www.manor.ch, 8 avril 2010

Charles Chopin en route pour le Séparatistan.

(À se taper encore un moment…)



Chaque semaine ou presque toute l'actualité mondiale et lémanique sur www.distinction.ch

Remontée d'archives

La théorie du complot dans nos années 70

UN des charmes cachés d'Internet est qu'il permet d'accéder à des documents rares, peu susceptibles de faire l'objet d'une publication. On recommandera donc à tous ceux et à toutes celles qui ont fait leurs études dans la capitale vaudoise autour des années 70 d'aller faire une petite excursion dans l'exposition virtuelle *Trente ans de mouvements à l'Université de Lausanne 1950-1980* (1), qui présente les résultats d'une recherche dans les archives du rectorat.

La moisson y est riche, remontant à la Guerre froide et aux luttes anticoloniales. Nous allons nous attarder sur la seule section 4/03 «La mise en place d'un réseau secret de contrôle vaudois», qui fleure bon son John Le Carré.

La création d'une *Commission des «Troubles estudiantins»* est décidée par le Conseil d'État vaudois le 19 novembre 1968, et celle-ci commence à se réunir le 13 décembre, soit six mois après les événements de mai, période de latence qui correspond au temps normal de réaction des autorités héritières de l'État bernois, alors même que les étudiants lausannois avaient très spontanément manifesté dans les jours qui suivirent la nuit des barricades au Quartier latin. En ouverture de séance, le président de la commission souligne le rôle éminent du directeur du gymnase de la Cité, par ailleurs colonel d'artillerie et membre du parti libéral, qui avait demandé très tôt comment réagir face à l'agitation provoquée par la venue des étudiants dans son établissement.

Les noms sont masqués, mais il ne faut pas un grand effort intellectuel pour retrouver l'identité de celui qui exerçait les fonctions en question, célébrissime directeur, immortalisé dans la presse francophone, dans les cabarets lausannois et dans la littérature du Gros-de-Vaud. Il est évident que les choses sont prises au sérieux, puisque tous les ordres d'enseignement sont représentés, jusqu'au recteur de l'Uni, en compagnie de pas moins que le commandant de la police cantonale *himself*.

Le PV en porte la marque : cette commission devait être une structure secrète, dont l'existence ne serait pas révélée. Le compte rendu des débats devait rester succinct ; la dactylographie et le tirage devaient s'effectuer en dehors des heures de bureau, en l'absence des employés de l'administration, par crainte d'une infiltration ou d'une transmission à la presse (2).

Deux buts ont été assignés aux travaux de la commission : le maintien de l'ordre et la réflexion sur les causes de l'«agitation». Premier diagnostic : l'épidémie est «galopante», même en Europe de l'Est, semble s'étonner le rédacteur. Va-t-on envisager des causes économiques, sociologiques ou culturelles ? Va-t-on se pencher sur les modifications structurelles de l'enseignement depuis vingt ans ?

Que non, si le Conseil d'État se souciait au départ surtout de la situation dans les collèges et gymnases, il a étendu le mandat aux grandes écoles parce que *«l'origine des troubles se situe en effet au niveau universitaire»*. On se demanderait aujourd'hui si les choix effectués par le Département risquent de semer le trouble dans le secondaire (sélection, rumeurs de *numerus clausus*, etc.). En fait, le gouvernement avait alors une vision totalement conspirationniste des faits : si les collégiens et gymnasiens s'agitaient c'est parce les «Étudiants progressistes» (proches du Parti ouvrier et populaire) s'adressaient à eux. Les inquiétudes au sujet de la distribution de tracts à *«proximité des établissements»* le confirment. De même que la solution envisagée sur le champ : voir si la loi sur la presse de 1937 peut permettre d'interdire ou de limiter de telles distributions.

Les activités ultérieures de la commission des Troubles consisteront à dresser des listes d'«étudiants agitateurs», à envoyer des indicateurs dans les meetings et les réunions, à pratiquer la discrimination à l'embauche sur la base de coups de fil inofficiels au commandant de la police (*«connu de nos services»*, sans autre précision, suffisait à orienter la décision), ainsi qu'à appuyer les étudiants antimarxistes par souscription d'abonnements au *Pamphlet*. On lit même, dans un autre PV, les inquiétudes du commandant de la police quant à des vols de munitions.

Cette commission a existé jusqu'en 1976, soit pendant huit années. Précédées, dès 1960, par une interdiction des activités «politiques» dans les locaux universitaires, ces pratiques aux franges de la légalité démocratique montrent à quel point des autorités pratiquement monolithiques étaient en train de se durcir dans les années du «Dégel», au point de ressembler, par leurs méthodes et leur vision du monde, aux pouvoirs bureaucratiques opaques qui gouvernaient alors l'Europe de l'Est. Paul Golay, le dirigeant socialiste de l'entre-deux-guerres, a dit un jour au Grand Conseil vaudois qu'il n'aimait pas les communistes parce qu'ils ressemblaient trop au parti radical. Cette similitude a duré bien longtemps.

C. S.

La matière de cet article est tirée de l'excellent travail de Sarah Minguet «Les autorités universitaires lausannoises face aux mouvements étudiants de 68 : l'obsession du contrôle», *in*

Janick Marina Schaufelbuehl (éd.)
1968-1978, une décennie mouvementée en Suisse
Chronos, 2009, 334 p., Frs 48.–

1) www2.unil.ch/mouvements/

2) C'est certain, de nombreux lecteurs vont à partir d'ici suspecter un apocryphe, mais non...

COMMISSION DES "TROUBLES ESTUDIANTINS"

(Décision du Conseil d'Etat du 19.11.1968)

I SECRET:

Les membres de la commission sont instamment priés de prendre les mesures adéquates pour assurer le secret du procès-verbal des délibérations.

Procès-verbal No 1: séance du vendredi 13 décembre 1968, au bureau du secrétaire général du Département de l'instruction publique et des cultes.

1 Président: M. [redacted], secrétaire général du Département IPC.
2 Membres: MM. [redacted], chef du service de l'enseignement supérieur;
3 [redacted], chef du service de la formation professionnelle;
4 [redacted], chef du service de l'enseignement secondaire
5 [redacted], commandant de la police cantonale;
6 [redacted], directeur de l'École supérieure de commerce;
7 [redacted], chef du service de justice et législation
8 [redacted], directeur du Gymnase de la Cité;
9 [redacted], recteur de l'Université;
10 [redacted], directeur de l'école professionnelle de la SIC;
11 [redacted], professeur, délégué de l'EPUL.

Dr. Secrétaire: M. [redacted], premier conseiller juridique au Service de justice et législation.

Le président: ouvre la séance à 08h10 et introduit le problème.

A l'origine, on avait pensé que l'on pourrait limiter la mission définie par le Conseil d'Etat à l'étude de ce qui se passait aux niveau des études secondaires. Mais, par la suite, il a paru opportun d'inclure dans la Commission des déléguée de l'Université et de l'EPUL. L'origine des troubles se situe en effet au niveau universitaire. Il demeure bien entendu que cette Commission ne toucherait en rien à l'autonomie de l'Université.

Le président rappelle la mission de la commission telle qu'elle est définie par la décision du Conseil d'Etat du 19.11.68. Ce qui est essentiel, c'est que l'action des directeurs des établissements secondaires soit concertée et coordonnée.

[redacted]: L'origine de la Commission est une intervention faite à titre personnel et amical par M. [redacted].

-2-

SECRET: I

en juin 1968, M. [redacted] demandait ce qu'il fallait faire et comment on pouvait réagir à l'égard de tentative d'agitation faite par des étudiants dans l'enceinte du Gymnase de la Cité. Saisi d'une telle demande, le Service de justice doit non seulement étudier le problème en vue de trouver une solution, mais aussi examiner si d'autres personnes peuvent se trouver concernées par l'affaire. Cette étude a abouti à deux notes de M. [redacted], sur l'aspect juridique des faits rapportés et les mesures à envisager pour l'avenir. La solution qui devait aboutir à la création de la présente commission a été retenue par le chef du Département de justice et police. La suite des opérations a été décrite dans l'exposé au Conseil d'Etat relatif à la décision du 19.11.68.

Sur les travaux de la Commission, on peut envisager deux méthodes:
- envisager les questions dans un cadre restreint, savoir quelles sont les mesures adéquates pour maintenir l'ordre dans les établissements d'enseignement;
- aborder les grands principes pour faire un rapport à l'intention du Conseil d'Etat.

A son avis, les travaux de la Commission doivent être faits en deux temps:
1) maintien de l'ordre dans les établissements d'enseignement;
2) réflexions sur les causes de l'agitation elle-même et les moyens de fond propres à y parer.

La président: propose que l'on examine d'abord le chiffre 2 ci-dessus.

M. [redacted]: Les troubles graves de mai 1968 en France font partie d'une épidémie galopante, qui a parcouru toute l'Europe et même les pays de l'Est. Il était à prévoir que la Suisse serait aussi touchée. Cela a été le cas un mois plus tard, par la distribution dans l'enceinte du gymnase de la Cité du tract des "Etudiants progressistes":"Le Gymnase et ses contradictions"

Sur le plan juridique: il s'agissait de déterminer si les agissements des étudiants progressistes étaient conforme à la loi. L'étude entreprise a permis de considérer ce qui suit:

1) La loi sur la presse de 1937 est applicable aux écrits périodiques ou non, notamment aux "circulaires, feuilles volantes, placards, affiches, etc". (art. 1)

2) Est considéré comme"périodique " tout écrit paraissant au moins deux fois par an. (art. 1 de l'arrêté d'application).

3) L'imprimé non-périodique doit porter le nom de l'imprimeur et indiquer le lieu de l'impression. En outre, tout imprimé ne servant pas exclusivement aux besoins du commerce et de l'industrie ou à ceux de la vie de famille ou de société doit indiquer le nom de l'éditeur. (art. 3 de la loi).

4) La publication d'un journal ou écrit"périodique" (cf. ch. 2 ci-dessus) est subordonnée à la communication, à la Chancellerie d'Etat, de son titre, des noms et domicile de son rédacteur (en chef) et le cas échéant du fermier d'annonce (art. 2 de la loi).

Ethnologie politique

Anthropophagie rituelle enfin assumée

D'abord parce que c'est quelqu'un que je trouve sympathique, on se sert la main à la fin de chaque débat.

Stéphane Berney, «La campagne anti-Harmos dérape», www.lematin.ch, 25 février 2010

Japon pour le moral

Kit de survie

CERTAINS jours, j'ai le sentiment qu'il est plus difficile que d'habitude de résister au phénomène d'abrasion que l'esprit subit sous les coups conjugués du temps et de la modernité. Les effets de cette espèce de laminoir invisible deviennent ainsi parfois apparents. Je me rends soudain compte que le fil de mes pensées est centré la plupart du temps sur des stratégies pour mener à bien ce qu'il y a à faire, ou bien que je n'ai pas préparé de vrai repas depuis plus d'une semaine. En bref, je pare au plus pressé, je réagis à ce qui vient, je pense à, mais pas sur… C'est dans ces moments que le sentiment de me perdre en tant qu'être peut surgir, venant donner un nouvel éclairage au *«cogito ergo sum»* de Descartes. Centrée sur le faire, je ne me sens plus être car je sens que je ne pense pas, enfin pas vraiment. Je ne me situe plus dans la tentative plus ou moins aboutie mais toujours fructueuse de me demander : – et moi, qu'est ce que je pense de cela, et qu'est-ce que cela implique ?

Dans ces moments-là, la lecture d'auteurs japonais et de Haruki Murakami en particulier m'est précieuse. *«Et donc je dis : cette décennie avait quelque chose de spécial. Mais si je devais tenter d'en analyser chaque élément, j'en arriverais à la conclusion qu'en soi, aucun n'était exceptionnel… Héroïsme et malfaisance, ivresse et désillusions, martyre et trahison, généralités et études spécifiques, silence et éloquence, attente bourrée d'ennui, etc. Tous les âges ont connu ces contrastes. Aujourd'hui comme demain sans doute. Mais durant notre Âge (pardonnez-moi d'utiliser cette expression grandiloquente) tous les éléments étaient beaucoup plus colorés, et nous pouvions littéralement les attraper : comme s'ils étaient alignés sur une étagère, exposés de manière impartiale à notre regard.*

À l'époque, quand on s'emparait de quelque chose, il n'y avait pas, nous suivant sournoisement comme aujourd'hui, de publicité avançant déguisée, de bons de réduction un peu suspects, de carte de fidélité qu'on ne se résout pas à jeter. Jamais on ne se retrouvait avec un manuel d'utilisateur en trois volumes, de surcroît illisibles ; ce que je veux dire par "de manière impartiale", c'est ça. Nous pouvions simplement prendre ces choses et rentrer tout droit à la maison. Comme quand on achète un poussin à la sauvette, à la nuit tombée.» (1)

Tetsuya Toyoda *Undercurrent*

Porter plus loin le regard

Ce genre de texte a un effet immédiatement perceptible (pour moi s'entend) sur mes états d'âme. Cela me donne un sentiment de fraternité de pensée bienvenu, îlot de lumière dans la jungle du vite dit, ou me réjouit carrément, m'aidant à chasser un lambeau de spleen, à poser un autre regard sur le quotidien. *«Elle était vraiment rondouillarde. Jeune jolie et grosse… Tout en marchant derrière elle, je contemplais sa nuque, ses bras, ses jambes. La chair était accumulée sur son corps, exactement comme une grosse masse de neige tombée sans bruit pendant la nuit… Si c'est juste une grosse ordinaire, passe encore. Une grosse ordinaire, c'est comme un nuage dans le ciel ; elle est là en train de flotter, moi je ne me sens pas concerné. Mais s'il s'agit d'une fille jeune, jolie et grosse, alors là ça change tout. Je suis obligé d'adopter une certaine ligne de conduite envers elle. Autrement dit, je finirai peut-être par coucher avec. Je pense que c'est ça qui me trouble, ce n'est pas facile de coucher avec une femme quand on est pas maître de toutes ses facultés»* (2).

De manière plus générale les productions culturelles –films/mangas/littérature– japonaises actuelles et facilement accessibles en Suisse ont poussé très loin l'art de sublimer le presque rien, le vide, le quotidien quelconque. Ces œuvres recèlent certains passages propres à changer le regard sur le monde, aident à reprendre le fil du «penser sur».

Undercurrent de Tetsuda Toyoda est un manga qui raconte l'histoire étrange d'une jeune femme, propriétaire d'un établissement de bains, dont le mari a brusquement disparu, sans explications. Les onze chapitres du récit qui ont paru sous forme de feuilleton racontent sa nouvelle vie, la recherche de ce qui a été perdu, la vie des gens. Comme dans la plupart des mangas, le texte est secondaire, il donne quelques indications narratives qui soutiennent l'image, en noir et blanc. Le trait est dans la lignée de celui d'un Taniguchi, style ligne claire, avec des cadrages surprenants vecteurs de l'ambiance. Ce récit fait penser à *Departures*. Dans son film Yojiro Takita, raconte l'histoire d'un violoncelliste au chômage. De retour dans sa ville natale il trouve par hasard un travail dans une petite entreprise qui se charge de préparer les défunts avant leur incinération. Mais on songe à d'autres films aussi, plus anciens comme *Kikujirô no natsu* de Takeshi Kitano, ou comment un alcoolique désœuvré part avec un petit garçon à la recherche de sa mère ; ou encore aux films d'Ozu.

À côté de la lecture intégrale de Haruki Murakami, par petites doses s'entend, celui qui veut tenter l'aventure peut aussi lire *Amours en marge* de Yoko Ogawa, étrange histoire d'une femme qui a des problèmes d'audition ou encore *La femme des sables* de Abe Kobo.

Finalement ce j'aime surtout dans cette production japonaise, au-delà des récits eux-mêmes, c'est la manière dont la narration, en images ou en mots, est menée : histoires naviguant entre le soi à la première et à la troisième personne, tressant une image dedans/dehors de ses héros dans un univers réflexif proche de ceux de Proust ou de Virgina Woolf. Mais tellement japonais.

A. B. B.

1) Haruki Murakami, *Saules aveugles, femme endormie*, Belfond, 2008, pp.92-93

2) Haruki Murakami, *La fin des temps*, Seuil, 1992, pp.17-18

Tetsuya Toyoda
Undercurrent
Kana, 2008, 302 p, Frs 23.20

Yojiro Takita
Departures
DVD, prix variable

Takeshi Kitano
Kikujirô no natsu
DVD, prix variable

Yoko Ogawa
Amours en marge
Actes Sud, 2005, 190 p. Frs 12.50

Abé Kôbô
La femme des sables
Livre de poche, 1962, 313p. Frs 14.30

Comprendre les médias

Un titre à répéter à haute voix

Actualité

Flux RSS <http://www.rtn.ch/scripts/xml.aspx?format=rss>

Le NUC impuissant contre Volèro Zurich

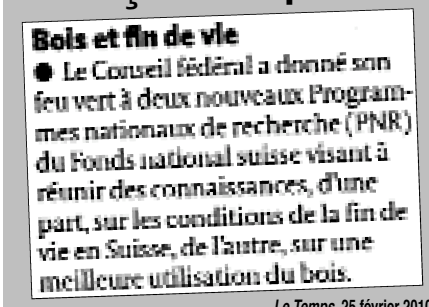
20.02.2010 | 16:40

Le **NUC** échoue en Coupe de Suisse.
Devant 3000 spectateurs, les volleyeuses neuchâteloises se sont inclinées samedi après-midi à Berne contre Volero Zurich en trois manches en finale de la Coupe de Suisse, 25-14, 25-20, 26-24. Il s'agit du cinquième succès de Volero Zurich en Coupe de Suisse après 2005, 2006, 2007 et 2008.

Radio Télévision Neuchâtel, www.rtn.ch, 20 février 2010

Choix scientiques de la Suisse

Ça sent le sapin



Bois et fin de vie

● Le Conseil fédéral a donné son feu vert à deux nouveaux Programmes nationaux de recherche (PNR) du Fonds national suisse visant à réunir des connaissances, d'une part, sur les conditions de la fin de vie en Suisse, de l'autre, sur une meilleure utilisation du bois.

***Le Temps*, 25 février 2010**

Il est beau.

Grandeur et misère d'une masse d'eau douce

ON le dit beau. Et c'est vrai, il faut l'admettre. On le dit le plus grand d'Europe. Et c'est beaucoup moins vrai, il faut le dire. Certes, bon nombre de gens ont conscience que le Lac Balaton, en Hongrie, a une superficie plus grande que celle du Lac Léman. Mais aussitôt cela posé, les lémanistes acharnés arguent du peu de profondeur du Balaton pour lui contester sa supériorité sur le Léman : celui-ci a une masse aqueuse plus élevée, mesurée en mètres cubes. D'accord.

Toutefois, le Balaton n'est pas seul. Et cela même en exceptant les mers intérieures hollandaises, que certains Bataves malhonnêtes souhaitent voir considérer comme des lacs – prétention qui sera bientôt réglée par le réchauffement climatique. Car en effet, rien qu'en Suède, on trouve au moins trois lacs dont la superficie est plus élevée que celle du Léman : Vänern, Vättern et Mälar. Et si cela ne suffit pas, on a le Saimaa, en Finlande, qui bien que déchiqueté et aux contours flous, est plus grand que le Léman.

Cela ne suffit pas encore. J'entends des contestations. Eh bien, il n'est qu'à citer le Lac Ladoga. Pour le Lac Onega, on peut discuter, certains refusent d'admettre qu'une part de la Russie soit en Europe, malgré le consensus sur l'Oural comme limite orientale. Mais si, par esprit clément, on veut bien écarter l'Onega, si, par grandeur d'âme, et méchanceté envers l'européanité de l'Estonie du fait de sa longue et non voulue appartenance à l'URSS, on peut écarter le Lac Peïpous, le Lac Ladoga, lui, ne saurait être considéré comme hors de l'Europe : sauf à situer la Finlande (1) en Asie, ce qui, avouons-le, serait une drôle de manière de finnoiser. Et si, du fait de leur moindre profondeur, on accepte d'exclure la plupart des lacs nordiques, la profondeur maximale du Ladoga (230m), elle, n'a pas grand-chose à envier à celle du Léman (310m). Et il est le plus grand d'Europe, soyons clairs.

Pourquoi donc ce mythe autour du Léman ? Cela tient évidemment à un certain nombrilisme lémanique : le Lac Léman, immense miroir, est comme une Méditerranée réduite, il marque profondément l'imaginaire de ses habitants directs. Comme elle, il a un passé de «Mare nostrum» ; mais il ne faudrait pas oublier que c'était à l'époque de la domination bernoise, que personne (2) ne regrette. Car, au fond, le mot «alémanique», du fait de son «a» privatif, a vocation de priver du Léman ceux qui sont désignés sous ce nom. Certes, sur le nom du lac, on ne s'entend pas : les Genevois, et de nombreux Français, persistent à l'appeler «Lac de Genève», sans compter les Suisses-Allemands et leur «Genfersee», les anglophones et leur «Lake Geneva». Et, il est vrai, un lac qui n'est pas nommé d'après une ville, cela reste assez rare en Suisse : Neuchâtel, Bienne, Morat, Zoug, Zurich, Constance (voire Bâle…) peuvent en témoigner. Et ceux qui arguent du Lac des Quatre-Cantons comme contre-exemple oublient un peu vite qu'il est «Lake Lucerne» en anglais. Mais le Léman, comme le Majeur, devrait résister, quitte à se dresser. Debout, Léman, fait bruisser tes vocables, les cinq lettres les plus doucement courantes de la langue, syllabes originelles, lait, m'man, aime, emmêle, ment, amen – enfin bon. Des lettres et des syllabes quasi universelles ! Léman ! Bleu Léman ! Ô lac splendide, plus beau que tous, le plus grand d'Europe !

Bon, voici qu'à mon tour je m'égare. On se laisse vite emporter. Gardons la tête froide. Le Léman, ça n'est jamais que la bouche sans sourire du Rhône. Une eau douce pour parade Alinghi. Un obstacle pour empêcher de trouver Savoie. Cessons d'en faire tout un plat.

Même si, reconnaissons-le, ses ombles chevaliers ne sont pas moins légendaires que les chevaux du Ladoga… *(A. F.)*

1) La frontière russo-finlandaise, entre 1917 et 1940, traversait le Lac Ladoga.

2) Malgré l'excellente proposition de Michel Thévoz dans *Le syndrome vaudois*.

Distinguez-vous : offrez
LA DISTINCTION
à vos parents, proches, amis et ennemis
Abonnement-cadeau : frs 12.50

Péril jaune dans le roman noir

Michael Connelly
9 dragons
Little Brown (USA) ou Orion (UK)
2009, autour de 400 p., de Frs 17.50 à Frs 43.80

Le héros principal de Michael Connelly, Hieronymus (Harry) Bosch, a été présenté comme un personnage intéressant d'une part à cause de son nom, référence au peintre de la Renaissance, plus connu sous le nom de Jérôme Bosch, d'autre part à cause de son rapport complexe et souvent conflictuel à l'autorité et enfin à cause d'un passé marqué par des passages en orphelinat et par le traumatisme de la guerre du Viêt-Nam.

Il apparaît dans la plupart des polars de Michael Connelly, dont les plus marquants sont sans doute les premiers, soit *Les égouts de Los Angeles* (1993), *La glace noire* (1995), *La blonde en béton* (1996) et *Le dernier coyote* (1999). Sur la base de ces premiers romans, marqués, en référence au peintre, par l'enfer de l'enfance du personnage et de sa vie de soldat, on a pu croire qu'il s'agissait d'un personnage complexe. Le 15e roman mettant en scène le détective Bosch démontre qu'il n'en est rien, la subtilité du personnage mis en scène par Michael Connelly faisant apparaître Rambo ou Robocop comme des personnages aux dimensions shakespeariennes.

Michael Connelly, sûrement afin d'assurer le succès de son ouvrage, propose dans *9 dragons* une intrigue surfant sur les légendes urbaines à la mode (le vol d'organes), des préjugés antichinois classiques (tous les Chinois font partie de la Triade) et la violence bête du héros, promise, comme toutes les violences de cette sorte, à un franc succès.

Pour faire bref: Harry a une fille, Maddie, qui vit à Hong-Kong avec sa mère, joueuse professionnelle. Cette fille a été enlevée. Dès qu'il l'apprend, son sang ne fait qu'un tour et Harry quitte L. A. pour la sauver. Il retrouve son ex, Eleonor D. Wish, ainsi que son ami du moment, un malabar qui est également ancien de la Triade, et entreprend, contre leur avis, de récupérer sa pauvre petite fille (qu'il aime d'autant plus qu'il ne s'en occupe pas) qui se trouve prise dans les filets de la Triade. Il y arrive en tuant un maximum de personnes en un minimum de temps et, en faisant –par imbécillité– tuer son ex. Maddie rentre à L. A. avec son père. Harry end.

Relevons –c'est la mise en abyme du scénario– que sa fille, par plaisanterie, avait fait croire à son père qu'elle avait été enlevée, mais que ses complices chinois –des camarades de classe– avaient décidé de la vendre, pour ses organes, à la Triade, ce qui leur coûtera la vie. Ah! Ces ados… Ah! Ces filles… Ah! Ces Chinois… Ah! La Triade…

Michael Connelly met en scène des hordes de Chinois bêtes et violents qu'un seul sexagénaire Américain –encore plus violent qu'eux– suffit à dominer. Il fait croire à la supériorité des organes des blancs (d'une blanche) sur ceux des Chinois, puisque la Triade n'hésite pas à massacrer ses complices camarades de classe et à détruire ainsi leurs organes pour pouvoir conserver vivante la seule Maddie. Il met en scène un héros monoémotionnel (il ne connaît que la colère), incapable par exemple de ressentir quoi que ce soit lorsque son ex se fait massacrer, en sa présence et par sa faute.

Bref, il décrit l'Amérique qui nous fait rêver, celle des *Tea parties*. Maintenant que son ex est morte, à quand un roman de Michael Connelly mettant en scène une idylle entre Harry Bosch et Sarah Palin? *(J.-P. T.)*

Œuvre au clavier

Rachel Cusk
Les variations Bradshaw
Traduit de l'anglais par Céline Leroy
L'Olivier, février 2010, 283 p., Frs 42.50

Voici trois ans, Rachel Cusk avait retenu l'attention de l'amateur de romans *so british*. *Arlington Park* (même éditeur) relatait avec subtilité (l'analogie avec la série télé *Desperate Housewives* n'est pas indispensable), sur une durée de 24 heures, le quotidien, souvent acide, parfois amer, d'un agrégat de femmes habitant une banlieue bourgeoise et systématiquement pluvieuse. L'auteur prolonge son propos, avec un changement d'échelle. Dans le temps: le roman s'écoule sur une année. Dans le recrutement des protagonistes: une même (si l'on peut dire ainsi) famille, les Bradshaw. Pas dans les lieux, toutefois: on reste dans la banlieue chic ou souhaitée telle, aux demeures plus contrastées que ne le veulent les clichés.

Trois générations de Bradshaw sont mises en scène. Les enfants, car il en faut pour que des couples fonctionnent et dysfonctionnent, ne suscitent guère d'intérêt. Peu présents dans la dramaturgie, on ne les croise pratiquement que lors de fêtes de famille. Les grands-parents sont campés avec humour et tristesse; Jules Renard n'est pas loin lorsque, à l'heure du thé, tandis que Monsieur jardine, Madame rentre tardivement des courses. *«Il est pris d'un léger vertige en se redressant. Elle se tient là, les joues empourprées, les commissures des lèvres tombantes. Il lui arrive d'oublier qu'ils sont vieux jusqu'à ce que la vue de sa femme le lui rappelle.»*

C'est la génération intermédiaire, plus ou moins quadragénaire, sur laquelle se penche Rachel Cusk: les trois frères Bradshaw et leurs épouses respectives. Howard, l'aîné, est un aventurier du business, Claudia est convaincue d'avoir manqué une carrière de plasticienne, se dévouant à mari et enfants; Leo, le cadet, est un publicitaire timoré, Susie cache difficilement son alcoolisme.

Thomas, le frère du milieu, et Tonia forment le cœur de cette romance familiale. *«Qu'est-ce que l'art?»* ne cesse de se tourmenter Thomas Bradshaw devant son piano. *«En tout cas le contraire du redondant.»* Quant à elle Tonia, *«dans le train, pense au sexe. Il est comme un vieil ami qu'elle n'a pas vu depuis des années et qu'elle rencontre par hasard sur le quai.»*

Thomas est un «consultant» qui a gagné passablement d'argent; il vient de s'octroyer une année sabbatique, notamment pour tenter de saisir l'art et la musique. Il se rappelle *«la façon dont on rendait la réalité irréelle. Sa dernière mission avait consisté à restructurer une entreprise qui fabriquait de la nourriture pour chiens. Ce n'est qu'au bout de trois ou quatre semaines que quelqu'un avait sorti une de ces conserves pendant une réunion. Jusque-là la nourriture pour chiens était théorique.»* Tonia, longtemps prof à temps partiel, s'est résolue à accepter la direction du département d'anglais de son université. Elle est très occupée, lui aussi en somme, entre son étude du piano et l'attention que requiert leur fille unique. Leur maison biscornue abrite une locataire, jeune Polonaise venue soigner ses dents en Angleterre. On pourra se demander pourquoi un couple vivant dans l'aisance doit louer une chambre.

La réponse est dans la narration, Olga développera un point de vue de Sirius sur l'état du ménage. Tout semble foutraque dans le ménage. Ce ne sont pas des disputes, plutôt des désaccords, des doutes, des divagations. Des élans, aussi, comme la préparation théâtrale d'une sauce bolonaise, ou le grand nettoyage de la cuisine. La vie de couple passe-partout où elle peut passer.

À vrai dire, tout est foutraque dans la narration. *Les variations Bradshaw*, ce sont des personnages, multiples, aux projets disparates, qui entrent, auxquels on commence à s'attacher, puis qui disparaissent, sans raison intelligible. Comme coupés au montage final, selon des critères qui échappent au lecteur ordinaire.

Reste que ce dernier se délectera de l'accumulation de scènes de la vie ordinaire impliquant chacun de ces nombreux protagonistes. Rachel Cusk a l'œil et la plume vivaces dans sa relation désordonnée du quotidien familial, comme extra-familial, dont on tente de s'extraire et auquel on tient, à moins qu'il ne nous ligote. *(G. M.)*

Devoirs de souvenirs de vacances

Désormais seul, Christo crée toujours

Cimetière Kerepesi, Budapest, mars 2010

De notre correspondant à Budapest (XIVe arr.)

La Porte de l'Orient

COMME toutes les grandes villes, Budapest s'est trouvée entourée à partir des années 60 d'une ceinture supplémentaire, située au-delà de la zone pavillonnaire. Cette énième couche de l'oignon urbain est celle des grands ensembles, ici particulièrement frappante puisque réalisée avec un gigantisme emprunté au modèle soviétique. Les blocs rectilignes se succèdent comme à la parade, avec parfois une tour, pour rompre la monotonie. La «densification», que certains croient réinventer, avait atteint en ces temps-là son optimum.

Certains immeubles possèdent même, à côté de la porte d'entrée, un quai d'accueil pour les poids lourds, histoire sans doute de faciliter les déménagements. On se préoccupait vraiment de loger les masses.

Un nouveau cercle est venu s'ajouter à cette zone des grands ensembles: la ceinture postsocialiste des hypermarchés. Auchan, Cora, Media-Markt, Tesco, Brico Store, etc. cernent la capitale hongroise, aux limites du vaste territoire municipal ou sur les communes avoisinantes. Parmi ceux-ci, le plus surprenant est sans nul doute l'*Asia Center*.

Pour s'y rendre, prendre le tram 69 jusqu'à Nyirpalota, puis marcher 10 minutes ou prendre le bus jusqu'au terminus d'Ujpalota. Au plein milieu de nulle part, on découvre ce gros bâtiment de deux ailes sur 4 niveaux –dont plusieurs inoccupés–, avec parkings, extérieur et souterrain. Il renferme un bric-à-brac de boutiques entassées pêle-mêle sans aucune logique apparente, où des employés asiatiques mais également hongrois proposent des produits de base, essentiellement de la confection et des chaussures. Les prix sont bas, c'est évidemment ouvert le dimanche, et les clients sont tellement rares que tout le monde donne l'impression de s'ennuyer fermement et de se demander ce qu'il fait dans cet endroit.

L'entrée, après un grand portail qui tient de l'Arc de Triomphe et du style pseudo-traditionnel chinois, est ornée d'une statue d'un cheval ailé en marbre blanc, et de colonnes décorées de bas-reliefs présentant des dragons fumants, au sommet desquelles un rapace (le turul, totem des antiques Magyars?) déploie ses ailes. Kitschissime.

Une énorme dalle dressée explique, en anglais et en chinois, que *«Tout change et se développe: le vaste univers infini, la Terre, où vit l'humanité, tout comme le temps et l'espace, chacun suivant ses propres règles. L'Asia Center suit également cette philosophie, résumée par l'ancienne idée chinoise de l'unité de l'Homme et du Ciel.* (…)

Le charmant paysage et l'énergique majesté de Budapest et de son décor, les vagues incessantes du Danube, tous ces traits qui ont façonné sur les deux rives des gens braves et durs à la tâche, ses bâtiments à l'échelle humaine, tout comme sa grande notoriété lui ont valu le titre de précieuse terre du Fengshui. En 1999, les concepteurs de l'Asia Center, sans se laisser décourager par les obstacles, et après avoir cherché dans toutes les directions, ont effectué une reconnaissance pour trouver l'endroit propice. Sur la base de leur compréhension de l'environnement naturel et commercial, après de nombreux débats, ils ont finalement choisi le site de l'Asia Center.

Le 18 mai 2000, sur cet emplacement magnifique, par ce beau jour, en accord avec le rite traditionnel chinois, imprégné de la profonde culture orientale, le sol fut creusé, et la première pierre posée. (…)»

T. D.

Rayonnement en Europe centrale

Champignac sans frontières

«Je ressens cependant que les deux tiers des Hongrois soutiennent Jobbik, mais ils ne le savent pas encore.»

Gabor Vona, dirigeant du Mouvement pour une meilleure Hongrie, cité par *Le Monde*, 12 avril 2010

Petits Mickeys et grand principes

Puisqu'il faut bien finir...

UNE saga de plus de quarante ans se termine. Valérian, créé en 1967 dans *Pilote*, apparu dans un premier album trois ans plus tard, vient d'arrêter de sillonner l'hyperespace en compagnie de Laureline. Il faut saluer le courage, rare, qui pousse deux auteurs à (grand) succès à décider que c'en est assez et qu'il convient de réaliser ce qu'ils ont appelé la «fin des fins».

Cela ne va pas sans un côté «réapparition des principaux personnages» qui ressemble un peu à la parade qui conclut tout bon spectacle de cirque, mais le pari valait d'être tenté. Pour conclure la série, il fallait réunir tous les «bons» dans un ultime combat contre les «méchants», boucler un récit qui avait pas mal dévié, de rebondissements en catastrophes, au fil des épisodes. L'accumulation des temps parallèles et des lieux parcourus posait en soi un défi scénaristique majeur, à tel point qu'un graphique temporel à deux dimensions remplace dans les dernières pages la traditionnelle liste des ouvrages parus.

Même s'il s'est grandement amélioré depuis ses débuts, Mézières n'a jamais été un génie du dessin pur, son pinceau est même souvent malhabile. Prises une à une, ses cases sont souvent ratées. Pourtant, et c'est bien là le propre de la BD, son sens de la planche, puis de la double page, sa «mise en séquence» diraient les modernistes, est remarquable: très tôt, il a su éviter la monotonie des vignettes juxtaposées en damier, et faire jaillir un dynamisme qui fait oublier la maladresse des détails. Il faudrait parler aussi de ses architectures et de ses anatomies, qui le rangent aux côtés Winsor Mc Cay, le créateur de *Little Nemo*. Le cinéma de SF des dernières années, avec ses outils numériques, puise largement dans le fond visuel de Mézières et d'autres, qui avaient, par la modestie de leurs coûts de production, une longueur d'avance dans la conception des effets spéciaux.

Les premières planches furent signées *JC Mézi & Linus*, les dernières *Jean-Claude Mézières & Pierre Christin*. Les pseudonymes, abréviation ou sobriquet, du début (similaires à ceux des saltimbanques du XIXe) seront abandonnés lorsque viendra la reconnaissance sociale du genre, ainsi que l'aisance financière pour les auteurs les plus vendus. Plus besoin de masquer l'identité du professeur de littérature que Christin était encore lors des débuts de la série.

Valérian agent spatio-temporel, devenu *Valérian et Laureline* au 20e épisode sur 21, n'est au départ qu'un récit de pure aventure, assez conventionnel. Très vite cependant, les jeux avec les paradoxes du temps et de l'espace passionnent le scénariste, qui se lance également dans de vastes paraboles ironiques à propos du monde contemporain. Les albums ont évoqué aussi bien l'apocalypse nucléaire (*La cité des eaux mouvantes*, 1970), la lutte des classes (*L'empire des mille planètes*, 1971), l'épuisement des ressources planétaires (*Bienvenue sur Alflolol*, 1972), la guerre des sexes (*Le pays sans étoile*, 1972), que l'impuissance de l'ONU (*L'ambassadeur des ombres*, 1975), la société du spectacle (*Les héros de l'équinoxe*, 1978) ou la financiarisation du monde dans les derniers tomes. Avec le temps, le jeu entre le premier et le deuxième degré, la réflexion sur le sens du récit, se sont affinés.

Les bons et les méchants ont beaucoup changé en quatre décennies, leur nécessité même a pu être mise en question. Étonnamment, avec ce dernier épisode, le binôme primitif propre à toute littérature populaire revient en force: la Vie est attaquée par le Minéral. De gigantesques rochers errent dans l'univers pour détruire toute forme d'existence biologique, et nos héros vont devoir, une dernière fois, élaborer une stratégie (collective, c'est une des valeurs de la série) pour contrer le néant des pierres.

Reste à savoir si la fin passablement optimiste de cet épisode, contrastant avec les perspectives apocalyptiques souvent évoquées, relève d'un scénario envisagé de longue date, du simple vieillissement des auteurs (70 ans) ou de l'évolution des idées dominantes dans ce début de siècle, avec son immense dilemme: comment nommer l'ennemi dans une société qui craint par-dessus tout le délit d'exclusion?

Avec ce brin de nostalgie qui ne messied pas à la vraie critique, on préférera se souvenir de cette explication, modeste et ferme, du dessinateur: *«Nous n'avons jamais su vraiment ce que nous voulions faire, mais nous savons parfaitement ce que nous ne voulons pas faire. Valérian n'est ni un flic, ni un militaire, ni un redresseur de torts…»*

M. Sw.

Mézières & Christin
L'ouvre-temps *(Valérian 21 et dernier)*
Dargaud, 2010, 56 p., Frs 21.30

Hermann & Yves H.
Vassya *(Bois-Maury 14)*
Glénat, 2009, 48 p., Frs 19.20

La série «Les tours de Bois-Maury» affichait pour ambition de montrer un autre Moyen Âge, livrant les chevaliers au même traitement que le western spaghetti infligea aux cow-boys: ils devenaient affreux, sales et méchants. Après dix épisodes, le créateur a renoncé à l'unité du cadre historique (le XIe siècle, les Croisades) pour sauter d'une bataille à l'autre. Après la révolte contre les Français en Sicile, après la Reconquista espagnole, après les guerres de religion en Flandres, voici le héros, devenu intemporel, arrivé à l'aube du XVIIe, dans la Russie de Boris Godounov et des cosaques zaporogues.

Cette suite de batailles, éternité des massacres en tous genres, s'accorde bien avec la vision brutale qu'illustrent tous les albums d'Hermann depuis qu'il s'est émancipé du moralisme qui imprégnait les pages du journal *Tintin*. Sexe, argent et pouvoir sont les moteurs uniques de ces passions humaines qui parsèment de brutes et des sadiques la route des héros solitaires et mutiques.

Le motif est classique, et on pourrait y croire si le scénario ne se limitait pas à une enfilade de clichés, si la longueur du récit laissait aux personnages le temps de s'installer.

Luca de Santis & Sara Colaone
En Italie, il n'y a que des vrais hommes
Dargaud, 2010, 172 p., Frs 28.80

Il y a des sujets moins banals que d'autres. Cette BD parle du *confino*, déportation dans les îles au sud de l'Italie, des homosexuels afin de *«sauvegarder les bonnes mœurs et l'intégrité de la race»* Cette détention administrative, sans base légale, de plusieurs centaines de citoyens, dura de 1928 à 1939, date à laquelle ils furent renvoyés chez eux parce que l'État fasciste avait besoin des lieux pour les prisonniers de guerre.

À première vue, les dialogues ne sont pas vraiment bien traduits ni bien mis en place (le lecteur peine à trouver l'ordre de lecture), le dessin, parfois enlevé, reste souvent maladroit et le dispositif narratif rappelle assez lourdement *Maus*: entremêler le récit historique et les rapports difficiles entre les auteurs et un témoin grincheux. Mais on lira ce livre pour la qualité du travail de documentation et le soin pris pour exposer une situation complexe. On y découvre par exemple comment, formant une véritable communauté sur l'île, les déportés y échappaient à l'opprobre quotidien de leur vie antérieure.

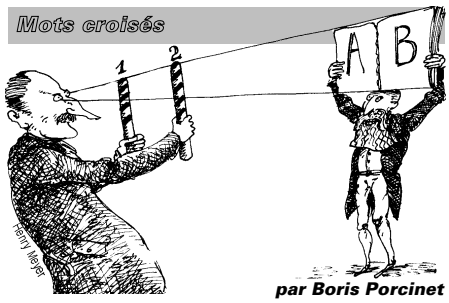
Jim
Le dernier socialiste
Vents d'Ouest, 2009, 52 p., Frs 19.20

«Pour une gauche de gauche», «100% à gauche», la France est à la recherche depuis quelques années de l'essence d'une étoile polaire qui a bien pâli. Cette quête remplit l'album de Jim, au travers d'un personnage joliment naïf qui se donne pour mission de dresser un portrait personnalisé des grands courants politiques, sans parvenir à trouver de socialiste authentique. À l'arrivée, le baba est centriste, le CRS se proclame altermondialiste radical, l'artiste rebelle à la consommation se comporte comme un profiteur néolibéral, et les affreux pullulent. Cette BD au dessin très doux, qui doit beaucoup à Larcenet, rappelle calmement, tranquillement, une vérité simple bien oubliée: la position dans la société importe bien davantage que les idées affichées. Qui a dit «ringard»?

Christophe Badoux
La cinquième variable
Castagniééé & Avenir Suisse
2010, 45 p., largement distribué avant le vote

À part son tirage soigné, tout est raté dans cette BD: son scénario prolixe et grotesque, son dessin plus que banal et si peu expressif; sa malhonnêteté crasse, qui la porte à représenter les retraités sous forme de richissimes panthères grises du Züriberg; sa démagogie jeuniste, qui lui fait imaginer des manifs-de-trentenaires-qui-en-ont-marre-de-payer-le-IIe-pillier. Il y a une justice, cette médiocre propagande en faveur de la baisse du taux de conversion, payée par les caisses de pension, n'a pas empêché une cuisante déculottée en votation populaire. *(M. Sw.)*

Mots croisés



par Boris Porcinet

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1										
2										
3					■					
4			■							
5				■				■		
6							■			
7					■					
8				■						
9			■							
10										

De gauche à droite
1. Venez à moi, petits enfants, et vous goûterez au fruit de vit.
2. On y lève les yeux au ciel pour l'obtenir, au Vatican.
3. Ancienne marque de sport très orthodoxe – Elle se sert ou se serre.
4. Un éclat – Le seigneur à la voix pénétrante.
5. S'utilise en pays orthodoxe – Des éclats – Tête de série.
6. Peut-être du vieux vin de messe – Va se faire avoir chez les Grecs?
7. Boîte de conserve – La vie après la mort.
8. Bien mis – Un office où on met le paquet.
9. Direction de TSR, vu de RSR – On y lève les yeux au ciel pour l'admirer, au Vatican.
10. Ballots, vraiment.

De haut en bas
1. Femme de mauvais vits.
2. Vit en bande.
3. Inventeur du Schmilblick – Mauvaise espérance de vit.
4. Ressort après un oubli – Marque de lieu – Marque de propriété.
5. Station à plusieurs ports – Pronom – Cochon d'Inde (ou d'Australie).
6. Vit assez peu catholique.
7. Ne risquent vraiment pas d'avoir l'esprit de clocher en Suisse – Mit en jugement.
8. C'est du lourd – Recettes d'une compagnie de vol.
9. Vit sans crainte.
10. Espérances de vie très catholiques.

État social

Nouvelle impulsion pour la politique familiale

«Les animaux, ce sont des créatures vivantes, il faut les protéger. Du côté des paysans, on a fait beaucoup de progrès: les paysans traitent normalement très bien leurs enfants, parce qu'ils ont reconnu que c'est aussi une valeur.»

Doris Leuthard, présidente, supra RSR1-La Première, 7 mars 2010

Névroses identitaires

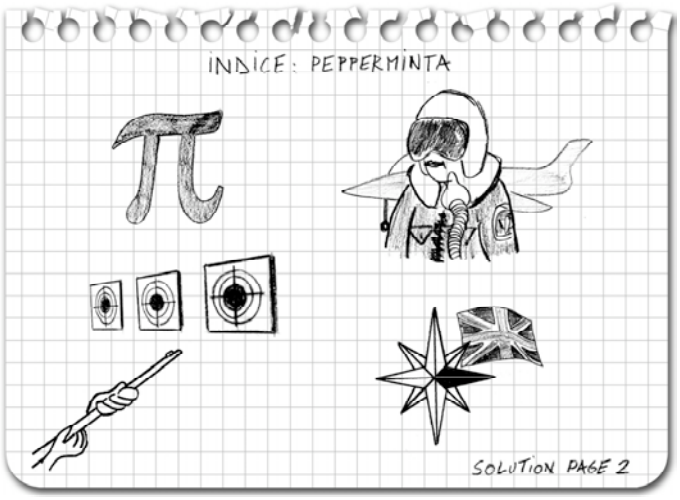
Il faudrait savoir !

Art. 4 Enseignement des langues
al 1 (...) L'une des deux langues étrangères est une deuxième langue nationale.

Accord intercantonal sur l'harmonisation de la scolarité obligatoire du 14 juin 2007

Seul l'abonnement à LA DISTINCTION vous autorise à vous dire distingué Frs 25.- par an, c'est donné !

Rébus de la société



Résumé des épisodes précédents

Après l'esclandre dans la librairie, l'écrivain irlandais et le poète vaudois sont partis faire la tournée des bistrots avec l'inspecteur Potterat. Walther Not est initié aux mystères de la cryptographie par le capitaine Pahud.

Roman-feuilleton

Walther Not

Le calme plat

Traduit de l'allemand et présenté par Cédric Suillot

Quarante-quatrième épisode

Sous-sol de la librairie Pahud, rue de Bourg, vendredi 10 septembre 1937, 18h30

– J'ai commencé d'ouvrir la machine Encrypta : c'est un engin fabuleux, sans commune mesure avec ce qui existait jusqu'à aujourd'hui !

Éclairé par une batterie de lampes de bureau, au centre de la table, le contenu de la mallette retrouvée chez les espions du Mikado révélait des entrailles qui suscitaient l'enthousiasme de la part de cet expert en la matière :

– Il s'agit de quelque chose de totalement révolutionnaire par rapport aux machines de chiffrement destinées au commerce. Le concepteur de cette machine est un génie : il a réussi à tout mélanger dans un seul ustensile. Je reconnais bien là la finesse du nazi Goreng ! D'abord, l'Encrypta est entièrement réversible, comme le manteau de tout bon agent. Elle peut servir à la fois à coder et à décoder, complètement. Un appareil magique et révolutionnaire, pour un poids incroyable. Autant d'idées géniales dans un objet aussi fin, c'est difficile à concevoir ! Imaginez pouvoir recevoir des renseignements, écrire un message, le coder, le transmettre ! Tout cela, sur un simple clavier, d'un simple effleurement des doigts !

Le tempérament réservé de Marc Pahud s'effaçait devant la prouesse technologique, si bien qu'on eût dit qu'il cherchait à me vendre un tout nouveau produit qui allait bouleverser son commerce. Il commença par sortir du boîtier les différentes pièces.

– Ces roues sont des rotors, qui servent à changer de code à chaque lettre et donc à brouiller les régularités statistiques : une même lettre peut être représentée de tas de manières différentes. Faisons le calcul ensemble. Nous avons 5 rotors (dont 2, au choix, restent inutilisés) ; chaque rotor est lié à une broche à 26 lettres, soit 26 au cube (les 3 rotors), cela nous fait déjà 17'576 options. Il faut alors multiplier par les 60 positions possibles de l'ordre des rotors, et nous arrivons à 1'054'560 possibilités pour chaque lettre, selon la disposition de ces petits disques !

– C'est impressionnant…

– Pffff, vous voulez rire ! Ce n'est rien, une énigme pour se réveiller le matin : pas plus d'une heure pour craquer un tel code ! Il faut encore ajouter le tableau des 26 prises, qu'on couple en nombre variable, et nous arrivons dans l'ordre des millions de millions de millions de positions de départ !

– Ouh là…

– Et ce n'est pas tout ! N'oublions pas les touches F1 à F12 ! Si l'opérateur n'est pas manchot comme… (il ricana, pensant manifestement à quelqu'un de précis), il doit être capable d'en enfoncer deux en même temps qu'il tape la lettre avec l'autre main. Bref, ce n'est pas cent mille milliards de possibilités, comme peuvent en rêver les poètes, mais bien plus, probablement des milliards de milliards de milliards de milliards !

Cette perspective, dans un domaine qui m'était jusqu'alors totalement inconnu, me laissa sidéré, et vaguement inquiet. Le prince du Chiffre ne tenta pas de me rassurer :

– C'est ainsi, nous savons qu'il y a un infini et nous ignorons sa nature. Le fini s'anéantit en présence de l'infini, et devient pur néant.

– Et donc ?

– Le code est inviolable. En effet, pour décrypter un message, nous nous trouvons devant la nécessité de connaître à la fois l'ordre des rotors, leur position de départ, les prises enfichées et les touches spéciales enfoncées. Je vous laisse envisager l'ampleur de la tâche !

– Inimaginable, insondable, impossible…

– Impossible, oui, sauf…

Comme un magicien tirant un lapin de son chapeau, comme un mystique sortant une révélation des plis de sa chemise, il prit alors une des feuilles de papier qui avaient été trouvées dans la mallette :

– …sauf si nous avons la clé ! Regardez ici, en haut : 3 5 4 GAH CX AZ DV KT 7 6 ! Prodigieux ! Le message commence par le réglage de la machine ! Les premiers chiffres indiquent quels rotors seront en action ; puis les trois premières lettres donnent les positions initiales des rotors ; ensuite les paires de lettres déterminent les connexions des prises deux par deux ; enfin les derniers chiffres nous disent quelles touches spéciales il faut enfoncer. Voilà un cadeau du Ciel !

L'avion Berne-Bâle tombe

Trois morts

L'avion qui fait le service réguler entre Berne et Bâle est tombé, vendredi soir, près de Waldenburg (Bâle-Campagne). L'avion avait comme équipage le pilote Willy Eberschweiler, de l'Alpar, et le radiotélégraphiste Huggler; comme passagers, M. Streeter, et sa sœur, Mme Canon Streeter, de Londres.

L'appareil était un bimoteur de l'Alpar. Il était parti à 14 h. 57 de Berne et à 15 h. 17, par suite du brouillard, il s'est écrasé contre une sommité de 1160 mètres appelée le Kellenköpli, à l'ouest de Waldenbourg.

Le pilote et les deux passagers sont morts. Le radiotélégraphiste est blessé aux jambes.

Le 10 septembre 1937, un appareil Koolhoven FK50b de la compagnie Alpar s'écrasait près de Liestal. Deux jours plus tard, la presse (ici le *Journal de Genève*) annonçait l'accident.

– Nous allons dès lors pouvoir nous attaquer au déchiffrement des messages.

– Hélas non : nous ne pourrons connaître que les messages émis à la date de cette feuille, car la clé change tous les jours. Une machine de codage n'est rien sans sa clé, et comme une clé qui sert trop souvent ne ferme plus rien, elle doit être renouvelée régulièrement. Nous avons besoin du trousseau de clés : le recueil des réglages qui ont été prévus pour l'usage de cette machine. Vous avez une idée, inspecteur Not ?

Nous en étions là lorsqu'une des libraires-déchiffreuses s'approcha de son chef :

– Capitaine, c'est Mont-Suchet au téléphone, il dit que c'est urgent…

Marc Pahud s'éloigna quelques instants pour entendre ce qu'avait à lui dire le commandant Bataillard. J'aurais dû profiter de l'occasion pour demander au décrypteur en chef qui se cachait sous le pseudonyme de «Cervin», mais je n'y pensai pas, ou plutôt je ne parvins pas à trouver le biais par lequel aborder le sujet sans susciter la méfiance de mon interlocuteur. Si j'avais eu la présence d'esprit de poser la question à ce moment-là, la suite de l'enquête aurait été singulièrement raccourcie, et mon récit pourrait pratiquement s'arrêter ici.

– Un avion de ligne s'est écrasé du côté de Bâle cet après-midi, m'annonça le maître des lieux, La presse écrira ces prochains jours qu'il est tombé pour une cause inconnue, et on invoquera le brouillard, vous verrez… Mais nos services soupçonnent un sabotage, parce que l'engin a percuté une simple colline, bien au-dessous de son altitude de vol. Le pilote est mort sur le coup, les passagers, un couple de Britanniques, également… L'homme s'appelait Streeter, professeur de théologie à Oxford, spécialiste du Nouveau Testament. Espérons qu'il avait pris le soin de rédiger le sien…

Tirant une fiche de son impressionnante cartothèque, il me lut quelques lignes en guise d'hommage funèbre :

– Écoutez cette biographie, qui vient du *Who's who*, avant que je la range dans le *Who was who* : d'origine écossaise, aumônier des *Royal Scotts Guards*, missionnaire à Calcutta, puis dans le Caucase et sur les bords de la mer Rouge… Je poursuis ou vous l'avez reconnu ?

– Cette notice ressemble à la biographie de John Smallegg, l'agent de l'Intelligence Service qui pourchassait Ignace Reiss depuis plusieurs mois.

– C'était bien lui. Lourde perte pour les Britanniques : le colonel Ross va devoir se chercher un nouvel adjoint. Pour ce qui en est des responsables de l'attentat, Bataillard hésite entre l'Abwehr et le Guépéou, qui ont tous deux pu croire que Smallegg avait mis la main sur la machine qui est devant nous…

Mon interlocuteur, après une brève interruption en mémoire de ce collègue tombé discrètement au combat, reprit sa description fervente des innovations que contenait la machine Encrypta.

– On arrive maintenant au pur miracle : le circuit électrique va convertir le message codé en un système à deux composantes, chacune redoublée, que l'on pourrait baptiser bi-binaire. Le truc est assez pointu, je vous passe les détails. L'émetteur entre alors automatiquement en fonction, et la suite de traits et de points part dans le silence éternel des espaces infinis. Comme le signal est mécanique, il n'y aura pas le moindre «coup de patte» du radiotélégraphiste, et donc pas de possibilité de l'identifier, d'analyser par exemple la fréquence de ses émissions.

Il pressentait un coup de génie, une nouvelle étape dans la transmission des renseignements. Ses mains tremblaient.

– Nous entrevoyons enfin la fusion de la cryptographie et de la stéganographie. du médium et du message, sous la forme d'un signal qui pourrait transiter par les circuits les plus indécelables, comme le réseau électrique, ou même le fil du téléphone ! Le camouflage serait alors parfait, total : bruits d'orages ? craquements magnétiques ? parasites naturels ? Non : communications secrètes.

Le monde allait changer radicalement. Il se prenait de passion pour un projet qui se révéla sans avenir, parce que trop compliqué, trop fragile et trop coûteux (1).

– Imaginez des émetteurs-récepteurs qui s'entrecroiseraient, des signaux qui empruntaient des trajets imprévisibles, qui se suivraient les uns les autres, dans une transmission instantanée et horizontale, au sein d'un écheveau de communications ! Ce réseau serait infiniment incompréhensible, puisque, n'ayant ni parties ni bornes, il n'aurait nul rapport à nous ! Nous serions donc incapables de connaître ni ce qu'il est, ni s'il est !

***

Un peu hébété, je sortis de la base secrète du capitaine Pahud par une porte blindée donnant sur une grande cave voûtée, dans laquelle on aurait pu aménager un cabaret entier. Un escalier et un corridor plus loin, je me retrouvais sur Saint-François.

J'avais toujours été frappé par l'aspect de citadelle qui marquait cette place. Elle demeurait fermée sur elle-même, dressant face à l'extérieur de hautes murailles sévères, de grandes bâtisses prétentieuses, parfois ornées de colonnades doricoïdes, qui renfermaient tout ce qui faisait l'unité du pays : sa poste et ses banques. Union de Banques Suisses, Société de Banque Suisse, Banque fédérale y formaient un triangle. Non loin, on y trouvait jusqu'au début des années trente la rédaction de la *Gazette* bien pensante, qui citait si volontiers les partisans de Mussolini ou de Doriot.

La place s'évasait en son centre autour de l'église d'un ancien couvent, qui servait surtout de motif décoratif au rond-point que le trafic formait autour d'elle. Potterat m'avait raconté avoir débuté sa carrière dans le poste de police situé entre les arcs-boutants de l'édifice religieux.

Par ses diverses brasseries, la place fut de tout temps un lieu stratégique, où les notables de tous les comités faisaient et défaisaient tant les réputations que les affaires à l'heure de l'apéritif. Les hôtels, les grands magasins, les cabinets médicaux, les études d'avocats, le tribunal et les salles de spectacles pourvoyaient aux besoins des classes aisées. De fait, cette fine colline représentait la barbacane des beaux quartiers, qui s'étendaient à l'Est, et il aurait suffi de transformer le Grand-Pont en pont-levis et de fermer quelques ruelles pour recréer une ville haute, coupée du reste de l'agglomération, un archipel bourgeois émergeant d'une lagune prolétaire, bas quartiers avoisinants, humides et peu ensoleillés : des taudis, des usines et un cloaque tardivement recouvert de canalisations et de ponts.

Un autre monticule était dévolu aux hôpitaux. Plus loin encore, une moraine inoccupée avait vu s'installer le dernier objet de la fierté des Lausannois : le premier aérodrome de Suisse romande.

Au centre de l'agglomération, entre les deux rivières, sur une butte autrefois fortifiée, dont l'ascension restait un rude effort pour les touristes, se trouvait la Cité, qui abritait en ces temps la police, le gouvernement, l'Université et la cathédrale. Ces pouvoirs traditionnels, l'Église et l'État, avaient été longtemps confondus en la personne d'un prince-évêque, il en restait quelque chose dans le comportement des magistrats. Au fond, l'histoire de cette ville se résumait à une longue ascension, des Gallo-romains à nos jours, qui menait les autorités du bord du lac au sommet des collines et qui faisait redescendre les déchets et les cadavres en direction du lac, par exemple du côté l'avenue de Chamblandes…

Vers la Cité altière et morne, je montais retrouver Potterat en son foyer, le café des Douze Dizains.

***

Son patron lui interdisait de fumer devant les clients, Josiane tirait donc rapidement sur sa cigarette à l'entrée.

– Le baril sur pattes est déjà reparti avec ses deux bobets. Ils ont fait un chenabe pas possible…

Tant pis. Je remerciai la serveuse et m'apprêtai à partir.

– Attendez, Monsieur Walther. Je finis mon service dans dix minutes. Après, je pensais aller au Capitole. Ça vous dirait ? On y donne *Nick, gentleman détective*. Gentleman détective, c'est tout vous, ça !

(à suivre)

1) Au moment où il rédige ses mémoires, Walther Not paraît bien dubitatif. Il semble croire que tout cela n'a servi à rien. On sait depuis la fin de la Guerre Froide que les Alliés ont en réalité abondamment utilisé et perfectionné l'Encrypta pour connaître les instructions envoyées par Berlin à ses troupes. De nombreux développements techniques ultérieurs, militaires ou civils, pourraient bien trouver également là leur lointaine origine. *(N. d. T.)*

Méfaits du refoulement

Aveux en pagaille

«Il n'a pas dit ça, et je crois qu'il regrette beaucoup de l'avoir dit, parce que, en l'occurrence, il aurait mieux fait de se taire !»

Pierre Mirabaud,
ex-président de l'Association suisse des banquiers,
supra TSR1, 15 décembre 2009, vers 22h35